

# Commentaires sur les événements

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **90 (1945)**

Heft 9

PDF erstellt am: **23.07.2024**

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## Commentaires sur les événements

---

### Réflexions sur la campagne du Pacifique

Dans un précédent article, nous avons très brièvement commenté la capitulation japonaise, apportée par M. Shigemitsu et le général Umezumi au général Mac Arthur, à bord du cuirassé *Missouri*, et nous avons surtout tenté de mesurer la profondeur de la chute qui sépare Pearl-Harbour de Yokohama, et le 7 décembre 1941 du 2 septembre 1945. Reste à voir, dans l'état actuel, c'est-à-dire forcément imparfait, de notre documentation, pourquoi et comment l'Empire nippon s'en est ainsi allé des environs de la victoire décisive jusqu'aux abîmes d'une défaite sans précédent dans son histoire millénaire, sans s'arrêter, comme d'aucuns l'auraient, il n'y a pas si longtemps, à la station intermédiaire d'une paix blanche.

Les objectifs que se proposait d'atteindre la stratégie de l'Etat-major impérial s'étendaient, en décembre 1941, des Indes à la Nouvelle-Calédonie et comprenaient la Birmanie, la Thaïlande, l'Indochine française occupée l'année précédente, les colonies britanniques et néerlandaises de la Malaisie et de l'Insulinde, les Philippines, la Nouvelle-Guinée, l'Australie et la Nouvelle-Zélande, et ces groupes d'îles du Pacifique (Salomons, Nouvelles-Hébrides, Nouvelle-Calédonie, Fidji et Samoa) qui forment comme une manière de pont entre Pearl-Harbour et Sydney. C'est ainsi que se délimitait, dit-on, cette zone de co-prospérité japonaise, sur laquelle le général Tojo se proposait de faire flotter pour l'éternité, le pavillon du Soleil Levant. Comme on voit, il s'agissait d'une immense étendue insulaire et maritime, dont les points extrêmes, en dépit du rétrécissement stratégique de la planète, si caracté-

ristique de notre époque, se trouvaient toujours séparés les uns des autres, par des semaines de navigation et par des journées de vol. Les forces terrestres, maritimes et aériennes du Mikado, alimentées par une population de quelque 100 millions de sujets, et par l'industrie de la métropole étaient-elles suffisantes pour subjuguier cette immense étendue ? L'événement a répondu par la négative. Les dirigeants de Tokio émirent un autre avis, sans prêter une attention suffisante à la lourde hypothèque que faisaient peser sur les opérations de l'Etat-major impérial, les armées engagées dans la campagne de Chine et les divisions qui, seules, faisaient une réalité du pacte d'amitié russo-japonais, scellé à Moscou par MM. Molotov et Matsuoka.

Dira-t-on que la mainmise sur l'Indochine, l'alignement de la Thaïlande, l'invasion de la Birmanie constituaient la condition nécessaire de toute victoire définitive sur le maréchal Chiang-Kaï-Chek ? Tel est le raisonnement que l'on semble avoir formé au bureau des opérations du Grand Etat-major impérial. Mais quand on aura fait le total des forces qui furent mises à disposition du maréchal Terauchi sur le théâtre des opérations du Sud-Ouest, face à sir Harold Alexander puis à lord Louis Mountbatten, on en arrivera à la conclusion que l'histoire ne saurait retenir l'argumentation selon laquelle les sympathies chinoises de Londres et de Washington imposèrent à Tokio sa détermination du 7 décembre 1941. Cet onéreux investissement de forces et de tonnage dépassait, sans nul doute, le résultat qu'on attendait, par rapport à la résistance de Tchoung-King, de l'occupation de Rangoon et de l'interruption de la fameuse route birmane. Si l'on songe qu'à la même époque, la flotte de l'amiral Yamamoto cherchait à nettoyer devant elle les routes maritimes menant à Sydney et à Nouméa, que le lieutenant-général Adachi débarquait en Nouvelle-Guinée, et le lieutenant-général Kanda s'établissait dans les Salomons, on se convainc que la stratégie nippone se dispersa vers le Sud-Ouest, le Sud et le Sud-Est

en un immense éventail, sans se proposer d'autres objectifs que des objectifs géographiques et économiques.

Pareille politique de guerre ne saurait se concevoir et se justifier que sous deux conditions. La première que les forces organisées de l'adversaire aient subi de telles défaites que tout relèvement de leur part puisse être raisonnablement biffé de la liste des hypothèses. La seconde, à défaut de la première, que l'on dispose d'une supériorité de moyens telle, que chaque détachement lancé de la sorte dans une direction divergente, soit lui-même nettement supérieur aux concentrations adverses qu'il rencontrera sur la route de son objectif. Et pareil raisonnement ne saurait être admis à la réflexion, que si cette supériorité est une réalité numérique et matérielle, tout à la fois absolue et permanente, c'est-à-dire qu'un commandant en chef est rarement justifié par la victoire, s'il fonde tout son système d'opérations sur les erreurs probables de l'adversaire, car celui-ci, de toute évidence, évitera de les reproduire et, pour peu que le loisir lui en soit laissé, se présentera à la seconde rencontre, toutes forces réunies, et, le plus souvent, sous un commandement renouvelé et rajeuni. Après les Husband Kimmel, les Martin et les Short, les Nimitz, les Mac Arthur, les Kenney et les Curtis E. Lemay.

L'on n'incriminera pas, ce faisant, la valeur du combattant japonais de tout grade. D'un bout à l'autre de cette guerre de quatre ans, les événements l'ont trouvé égal à lui-même en dépit de l'assombrissement progressif de la situation et de l'inégalité croissante des moyens matériels. Les hommes qui, lors de l'assaut final de Singapour, désarmaient à la main et par une nuit sans lune, les mines immergées par les Anglais, dans le détroit de Johore, étaient de la même trempe que les défenseurs d'Attu que les Américains ont vus serrer contre leur poitrine leurs grenades fumantes, pour échapper à la capture ; quand tout était perdu ou presque, nous avons vu les pilotes du corps des *Kamikaze* ne se soustraire au feu

écrasant de la D.C.A. adverse, que pour conduire leurs petits avions-fusée à l'abordage des porte-avions ennemis, sans se réserver aucune chance de dérobade. Et ces traits d'héroïsme ne sont pas le cas particulier de quelques individus, soulevés par l'héroïsme ou le fanatisme, jusqu'au sacrifice total ; les chiffres des statistiques alliées publiés à l'occasion des dernières batailles de cette féroce campagne, ne démentent pas ceux de l'année 1942. Jusqu'à la veille du message de l'empereur Hiro-Hito, le moral du Samouraï était demeuré égal à lui-même, comme vont le montrer ces quelques exemples, choisis parmi beaucoup d'autres, au hasard de notre fichier :

- mai 1943 : Attu : 1971 tués ; 11 prisonniers,
- août 1944 : Mariannes : 63.338 tués ; 3267 prisonniers,
- janvier 1945 : Leyte : 113.121 tués ; 900 prisonniers,
- juillet 1945 : Birmanie : 128.000 tués ; 3000 prisonniers,
- juillet 1945 : Okinawa : 110.549 tués ; 8696 prisonniers.

Ce dernier chiffre d'Okinawa est un peu supérieur aux précédents, quant au nombre de ceux qui se sont rendus pour obtenir la vie sauve, mais, de l'aveu même des vainqueurs, il conviendrait encore de le diminuer de 4000 travailleurs militaires recrutés par les Japonais, en Mandchourie et en Corée. Ces coolies, en effet, encouragés à coup de rotin et nourris d'une poignée de riz, ne devaient pas considérer le Mikado, comme le Dieu vivant, maître absolu de la vie et de la mort de ses sujets. On arriverait ainsi à 416.079 tués pour moins de 12.000 captifs, ce qui revient à 3 % de prisonniers pour 97 % de morts. Même lors des plus féroces batailles d'encerclement du front de l'Est, jamais la résistance du plus faible n'avait été poussée aussi près du sacrifice total. En juillet 1941, dans les poches de Bialystok et de Minsk, les Allemands ramassèrent 323.398 prisonniers russes et 665.000 à Kiev, au mois d'octobre. L'année suivante, le maréchal von Paulus se rendit à Stalingrad avec 91.000 Germano-

Roumains, après avoir laissé sur le carreau 119.000 officiers, sous-officiers et soldats.

Si donc la campagne du Pacifique a tourné à la défaite totale du Japon et de ses forces terrestres, aériennes et navales, ce n'est nullement en raison de la défaillance morale du combattant. Nous voici donc, après un détour, destiné à éliminer ce facteur moral de notre discussion, ramené aux questions que nous nous posions en commençant cet exposé : le Haut-Commandement nippon, en décembre 1941, disposait-il des moyens suffisants pour atteindre les lointains objectifs de son plan de guerre ? A-t-il, d'autre part, engagé ses moyens, selon une méthode correcte et rationnelle, durant la période offensive de la guerre du Pacifique (7. 12. 41 — 7. 6. 42) ?

\* \* \*

Les objectifs de la stratégie de l'Etat-major impérial étant séparés des bases d'opérations de la métropole par d'immenses étendues liquides, ce sont les forces navales du Mikado qui méritent, tout d'abord, d'attirer notre attention. Dans la hiérarchie des grandes puissances, elles occupaient, le 7 décembre 1941, le numéro 3, après la Grande-Bretagne et les Etats-Unis, et avant la France et l'Italie. Réunissant un tonnage de plus d'un million de tonnes, la flotte japonaise, montée par 130.000 officiers, sous-officiers et matelots, comprenait, le jour de l'agression de Pearl-Harbour, les unités suivantes, en négligeant les non-valeurs et bâtiments des trains d'escadre :

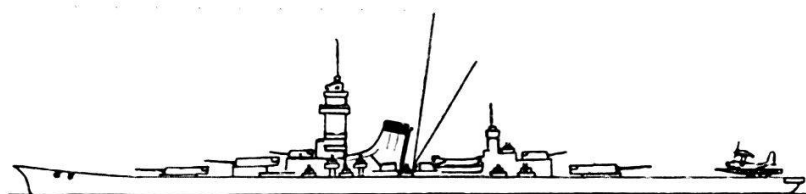
- 10 cuirassés, lancés entre 1912 et 1920,
- 9 ou 10 porte-avions de combat,
- 12 croiseurs lourds, armés de canons de 20,3 cm.,
- 26 à 30 croiseurs légers, armés de canons de 14 et 15,5 cm.,
- 100 contre-torpilleurs de 1200 à 2000 tonnes,
- 35 torpilleurs de 600 à 800 tonnes,
- 78 sous-marins.

Comme il appert de ce tableau, alors qu'à la même date, la flotte des Etats-Unis se contentait de 7 porte-avions d'escadre, pour 17 cuirassés, et que, le 2 septembre 1939, la *Royal Navy* comptait 6 unités de ce type pour ses 15 navires de bataille, les Japonais avaient déjà réalisé pratiquement, entre leurs grands bâtiments de combat et leurs porte-avions, cette proportion moitié-moitié, que les spécialistes de la guerre navale, avant la révélation foudroyante de la bombe atomique, recommandaient comme apportant à une flotte le maximum des avantages et le minimum des inconvénients. « Une marine sans ailes appartient au passé », avait proclamé le vice-amiral Hamada. Les Nippons, dans ce sens, avaient, plus que leurs futurs adversaires, fait un vigoureux effort de modernisme, et c'est bien à cet effort vers la constitution d'une puissante flotte aéronavale, bien au clair sur ses missions, qu'ils ont dû leurs succès sensationnels du Pacifique et de l'Insulinde, jusqu'au jour où leurs avions se trouvèrent à leur tour dominés, en nombre et en qualité, par les appareils de leurs ennemis. Peut-être objectera-t-on aux porte-avions japonais de 1942, leur fragilité. C'est un fait que, pesés à la balance de la Mer du Corail et de Midway, ils ont été trouvés légers, mais ils partageaient ce défaut général de solidité avec leurs rivaux et contemporains de la *Royal Navy* et de la flotte des Etats-Unis. Le sort des *Kaga*, des *Akagi*, des *Hiryu* et des *Soryu*, incendiés de bout en bout, puis envoyés par le fond, moyennant quelques bombes ou torpilles, n'a été ni meilleur ni pire que celui des *Glorious*, *Courageous*, *Eagle*, *Hermès* et *Ark Royal* britanniques, et des *Lexington*, *Yorktown*, *Hornet* et *Wasp*, coulés eux aussi sous le pavillon étoilé, de mai à novembre 1942.

Quant aux autres bâtiments de surface, les techniciens américains les ont soumis à de sévères critiques. La fidélité des Japonais à la tourelle double, sur les cuirassés des types *Huso* et *Ise*, aurait été selon eux une mauvaise spéculation, car les navires des Etats-Unis de construction contemporaine, les *Pennsylvania*, les *New-Mexico*, les *California*, grâce à l'adop-



tion de la tourelle triple, économisaient un poids considérable et le consacraient à la protection, pour une même et formidable bordée de 12 canons de 35,6 cm. Selon les mêmes experts, les bâtiments de ligne du Mikado, avec leur artillerie secondaire de 14 ou 15,2 cm., lointain héritage de Port-Arthur et de Tsoushima, s'encombraient d'un matériel onéreux et inutile pour le combat d'escadre, vu l'allongement des trajectoires de l'artillerie principale. Pour les mêmes raisons tactiques,



SILHOUETTE DU CUIRASSÉ JAPONAIS « YAMATO »  
d'après la revue américaine « Life ».

Déplacement : 45 000 tonnes. Du même type « Mushashi »,  
Armement approximatif : IX 406 [III × 3] — VI 152 [III × 2] — VIII 127 AA  
[II × 4] — ? Y AA.

les tubes lance-torpilles de 53,3 cm. des cuirassés nippons constituaient un autre et coûteux non-sens. Le tout eût été avantageusement remplacé par la nombreuse et puissante artillerie de D.C.A., allant jusqu'au calibre de 12,7 cm., qui fut monté à bord de tous les mastodontes de la flotte des Etats-Unis, depuis la refonte déjà lointaine (1929) de l'*Oklahoma*. Ils adressent, d'autre part, de semblables critiques aux croiseurs lourds et légers de leurs ennemis, surchargés de canons de 20,3 cm. et de 15,5 cm. pour des tonnages insuffisants, d'où un manque général de stabilité pour les unités japonaises de ces catégories, aussi fâcheux à la mer que périlleux au combat.

Telles sont les critiques adressées par les Américains au matériel naval de leurs adversaires, et auxquelles les expériences de Midway, des Salomon et des Philippines paraissent avoir donné raison. En fait, les Japonais, ici comme ailleurs, se sont montrés beaucoup plus conservateurs que leurs rivaux



et même que leurs alliés. A preuve l'invention italienne de la tourelle triple, réalisée en 1911 à bord du cuirassé *Dante Alighieri*, qui a mis trente ans pour forcer les portes de l'arsenal de Kuré, alors que les Russes l'adoptaient dès l'origine, que les Américains et les Autrichiens la réalisaient à leur tour en 1912 et 1913 ; les Anglais y venaient en 1922, avec le *Nelson* et le *Rodney*, et les Allemands les imitaient en 1929, avec le fameux *Deutschland*. Quant aux Français, en 1913, ils étaient passés directement de la tourelle double de la *Provence* à la tourelle quadruple de la *Flandre* (1913). Au Japon, les cuirassés *Yamato* et *Mushashi* de 45,000 tonnes furent les premiers grands bâtiments qui adoptèrent ce système de montage.

Mais ce qu'il y a de plus curieux encore, c'est la décadence des constructions navales nippones qui s'accroît depuis 1936. La convention navale de Washington qui avait établi la proportion 5/5/3 entre les trois flottes de l'Empire britannique, des Etats-Unis et du Japon, avait soulevé une véritable tempête d'indignation à Tokio. Aussi bien, quand on vit à l'expiration du traité, les plénipotentiaires du Mikado en refuser le renouvellement, quand on les vit un peu plus tard repousser la limitation du tonnage des bâtiments de ligne à 35 000 tonnes, et celle du calibre de leur artillerie principale à 14 pouces (35,6 cm.), on s'attendait généralement, en Europe et en Amérique, à voir les Nippons brûler les étapes, pour conquérir cette parité avec les Anglo-Saxons qu'ils réclamaient avec tant d'âpreté depuis quatorze ans. Or, on ne vit rien venir. Les annuaires, à la vérité, se sont remplis de noms d'unités de 40 000, de 43 000 et de 45 000 tonnes que devaient armer de formidables pièces de 40,6 et de 45,7 cm. Mais quand on en vint au fait et au prendre, c'est-à-dire à la capitulation du 2 septembre dernier, on ne trouva, dans la rade de Kuré, que la seule épave du *Mushashi*, son frère ayant été coulé dans le détroit de Formose, le 7 avril 1945. En neuf ans (1936-1945), les chantiers japonais n'avaient pu livrer que deux bâtiments de ligne sur 8 cuirassés et 4 croiseurs-cuirassés annoncés.

Bluff ou impuissance ? Dans tous les cas, dans le même espace de temps, les Américains mettaient en service 6 *North Carolina* de 35 000 tonnes, 4 *Iowa* de 45 000, et 2 « large cruisers » du type *Alaska*, de 27 500. Quant aux Britanniques, pris à la gorge par la guerre, dès le 2 septembre 1939, et par les nécessités urgentes de la lutte contre les *Uboote*, ils n'en terminaient pas moins leurs 5 *King George V*, de 35 000 tonnes, et lançaient, en octobre dernier, le cuirassé *Vanguard*, de 42 000.

Nous objectera-t-on que l'Etat-major impérial a, de parti pris, renoncé à la construction de ces monstrueux navires de ligne ? Peut-être, mais durant cette même période, qui va de la dénonciation des conventions de désarmement naval jusqu'à la capitulation sans conditions de l'autre jour, on relève les mêmes déficits dans la classe des porte-avions et la même disproportion entre les réalisations japonaises et les constructions de ses adversaires :

	<i>Japon</i>	<i>Grande Bretagne</i>	<i>Etats-Unis</i>
porte-avions	2 <i>Soryu</i>	1 <i>Ark Royal</i>	1 <i>Hornet</i>
d'escadre	5 <i>Koryu</i>	6 <i>Illustrious</i>	1 <i>Wasp</i>
	6 paquebots transformés	4 <i>Colossus</i>	16 <i>Essex</i>
			9 <i>Indépendance</i>
porte-avions d'escorte	4 <i>Taiho</i>	38 cargos transformés	au moins 89 cargos transformés
Totaux	17	49	116

Comme on voit, le Japon n'a pas pu suivre l'effort de ses adversaires, et nous constatons le même état de choses dans toutes les autres classes des bâtiments de guerre : croiseurs, contre-torpilleurs et sous-marins. Or, l'on se souvient que le bombardement massif des industries de guerre nippones n'a pas débuté avant l'établissement des Américains dans les îles de Saïpan et de Tinian (Mariannes), voici un peu plus d'une année, et n'a pris toute son intensité que quelques mois plus tard, avec l'apparition des *Superforteresses volantes B 29*. La faillite des constructions et fabrications japonaises n'est donc pas un fait imputable à la guerre, comme ce fut le cas pour l'Allemagne. Elles ont, de toute évidence, commencé à

périlcliter dès le lendemain du 7 juillet 1937, date de la rupture définitive du Mikado avec le gouvernement de Tchoung-King et le maréchal Chiang-Kaï-Check.

A l'intention des opérations amphibies qu'il méditait, l'Etat-major impérial s'était préoccupé activement du renouvellement et de l'accroissement de la flotte commerciale nipponne. Avec ses 5 629 845 tonnes, elle occupait la troisième place dans la hiérarchie des pavillons de commerce, entre les Etats-Unis (12 millions) et la Norvège (4,8 millions). Elle se caractérisait avantageusement vis-à-vis de ses concurrentes, par la jeunesse relative de ses unités, renouvelées à raison de 15 % par an, et par l'importante proportion (plus de 33 %), de ses cargos et paquebots actionnés par Diesel et par turbines. De quoi, certes, ravitailler les futurs conquérants de la Birmanie et du Pacifique méridional, pour autant que les adversaires du Mikado ne réussissent pas à se mettre à la traverse, d'autant plus que l'agression de Pearl Harbour apportait aux Japonais le précieux appoint de quelque 500 000 tonnes de bâtiments allemands et italiens, bloqués dans les ports de l'Empire par les déclarations de guerre du 2 septembre 1939 et du 10 juin 1940. Le jour de la capitulation signée par M. Shigemitsu et le général Umezu, la flotte commerciale des vaincus était réduite à moins de 1,5 million de tonnes. On relèvera, bien entendu, le travail remarquable fourni, dans cette lutte contre la navigation adverse, par les sous-marins et les bombardiers anglais, américains et néerlandais, mais ce qui est encore plus étonnant, c'est que les nombreux chantiers navals de Yokohama, de Kobé, de Kuré et de Nagasaki se soient trouvés absolument incapables de compenser ces pertes qui n'ont pas dépassé la moyenne assez modeste, quand on la compare avec la bataille de l'Atlantique, d'un peu plus de 100 000 tonnes par mois. Là encore, nous soulignons cette brutale chute de régime de l'industrie japonaise que nous avons relevée plus haut, et que nous retrouverons dans le domaine des armements terrestres et surtout de l'aviation. Major EDDY BAUER.